

Bas et Rive
4° It. sing. 364^e
LES LACS
DE

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

VOYAGE D'EXPLORATION EXÉCUTÉ DE 1885 À 1885

PAR

VICTOR GIRAUD

Lieutenant de vaisseau

OUVRAGE CONTENANT

161 GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE RIOU

ET 2 CARTES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1890

CHAPITRE IV

Zambué. — Supplice d'une sorcière. — Partie de chasse sous la conduite des Maquois. — Abondance de serpents venimeux et de mouches tsétsés. — Les bords du Kingani. — Je tue un gnou. — Dans le Kutu. — Villages et cultures. — Rencontre d'un rhinocéros. — Un phacochère. — Nuit d'orage. — Photographie. — Village de Hongo. — Les mets africains, le pombé, le miel, l'ugali.

Zambué, où je passai mon premier jour de l'an 1885, est situé sur la frontière de l'Uzaramo et du Kutu, et a déjà quelques-uns des caractères de ce dernier pays; les cases sont groupées, entourées d'une haie vive, épaisse, impénétrable.

Pour mes étrennes, le chef de Zambué me réservait une surprise, une vraie surprise de sauvage et de sauvage d'Afrique. Au moment où j'installais mon camp à 200 mètres du village, des cris de guerre, semblables à des hurlements de bêtes fauves, vinrent frapper mes oreilles, et presque au même instant une bande de sauvages affolés arrivaient, traînant après eux une malheureuse vieille femme, nue, à moitié morte des mauvais traitements dont tous l'accablaient. Un forcené la tenait en laisse avec une liane, lui serrant le cou par un nœud coulant. Quand la victime, à bout de forces, venait à butter, ils s'attelaient trois ou quatre à la corde pour la traîner au milieu des ronces et des pierres.

D'après les renseignements que je recueillis à grand'peine, cette femme était une prétendue sorcière qui, la veille, avait fait mourir deux hommes par ses sortilèges; on allait la brûler sur un bûcher. Dans l'Uzaramo, la mort est toujours attribuée à un poison quelconque et suivie en conséquence du meurtre de la personne soupçonnée par le Mganda de l'avoir donnée.

Le cœur soulevé par un tel spectacle, je m'avançai avec mes hommes à la rencontre de ce groupe pour arrêter cette atroce exécution; mais, au moment où nous étions près d'arriver, je vis les bourreaux lever leurs haches sur la victime d'un air si menaçant que je renonçai à aller plus

tout est broyé dans les mains, puis versé dans les longs fourneaux coniques, qu'on achève de remplir avec du charbon ardent. La fumée, aspirée à pleins poumons, produit sur ces têtes faibles un enivrement qui calme un peu les souffrances de la faim dans les temps de disette.

Je n'ai vu que bien rarement le chanvre employé dans la confection des cordages ; la culture en est insuffisante pour un pareil emploi, puis il est bien plus simple de couper une liane dans la brousse ou d'arracher le liber de certaines espèces d'arbres.

La marche du 6 fut marquée par un incident qui faillit me coûter cher.



Défilé de troupeaux sur les bords du Kingani. (Voir p. 71.)

Je me trouvais, suivant mon habitude, en tête de la caravane, avec trois hommes seulement, le gros de mon monde suivant à cent pas environ. Le sentier, après avoir traversé une petite clairière tapissée de galets arrondis, s'enfonçait brusquement sous un tunnel de verdure, où certes deux hommes n'eussent pu passer de front.

Comme j'arrivais près de ce tunnel, un bruit de branches cassées vint frapper mes oreilles ; croyant à un vol de pintades, je laissai mes trois hommes m'attendre en silence pendant que j'avançais en tapinois sur le sentier. J'allais m'engager sous la voûte, quand j'aperçus devant moi, à l'arrêt, la tête basse, la corne menaçante, un énorme rhinocéros, que le bruit de nos pas avait mis en éveil.

Fuir n'était pas possible : lui envoyer une de mes mauvaises cartouches à plomb eût été peine perdue. L'animal au reste fondait sur moi comme une trombe, et je n'eus que le temps de faire un saut de côté. Quand, remis de ma surprise, je voulus l'ajuster, il était déjà à 55 mètres, toujours sur le sentier, défilant au grand trot et poursuivant mes trois hommes, qui fuyaient éperdus après avoir jeté leurs charges. Le gros de ma caravane débouchait à ce moment dans la clairière, poussant des cris d'effroi : en moins de trois secondes toutes mes charges étaient par terre et mes hommes en pleine déroute. Quelque peu incommodé par ce bruit insolite, le monstre s'arrêta enfin, sembla hésiter un instant, puis, se remettant au pas, inclina sur la gauche et disparut majestueusement dans le fourré.

J'appris ce jour-là pour ne plus jamais l'oublier que le rhinocéros avait nom *faro* en kisouahili. Celui-ci était gris blanchâtre, à deux cornes ; vu de trop près et dans des circonstances pareilles, ses dimensions m'ont certainement paru gigantesques, aussi n'en parlerai-je pas, de peur de les exagérer. On le rencontre fréquemment dans tous les parages à l'est des grands lacs ; je n'ai cependant jamais vu le rhinocéros à une corne, quoi qu'il soit très commun également.

Comme on le pense, l'animal défraya pendant deux jours les conversations du camp à la veillée. Un peu furieux de ma déconvenue, je fis retomber ma mauvaise humeur sur mon porteur d'armes, qui, malgré la légèreté de sa charge, était toujours à traîner derrière la caravane.

La marche fut rude ce jour-là. Il fallut avancer jusqu'à une heure avant de trouver un peu d'eau, et quelle eau ! Je rencontrais le long du chemin quelques troncs de baobabs sans feuilles, enfin de longs espaces couverts de cette plaie d'Afrique qu'on appelle l'*Acacia horrida*, engeance maudite qui vous lacère jusqu'aux chairs et vous laisse sans ombre sous un ciel de feu.

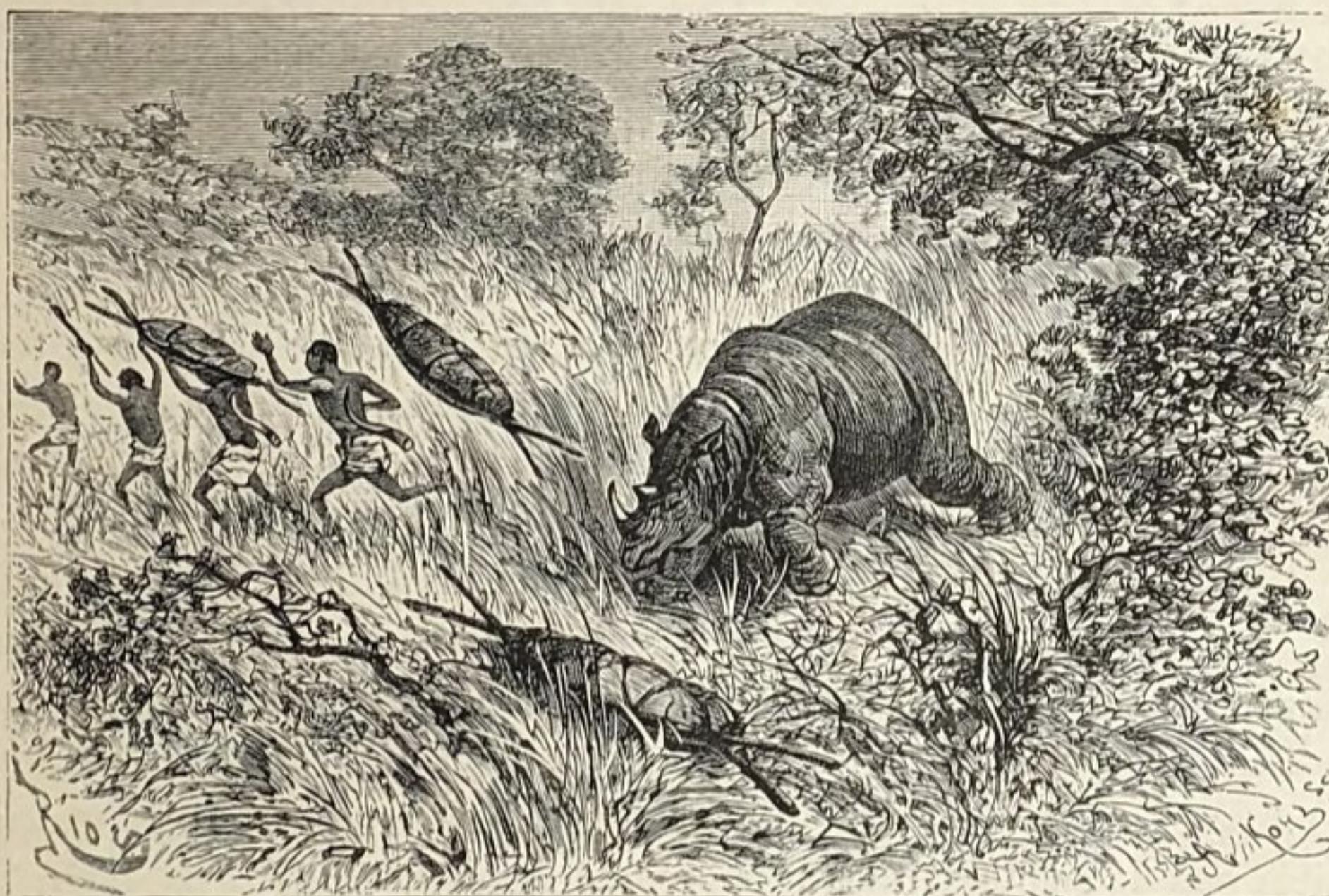
En arrivant au camp, sous l'effet de la fatigue et du soleil, je fus pris de vomissements, qui m'allégerent la tête assez rapidement ; ensuite plusieurs tasses de thé achevèrent le soir de me remettre complètement sur pied.

Les journées des 7, 8 et 9 se passèrent en plein puri sans voir trace d'habitants, sinon quelques indigènes qui suivaient ma caravane dans l'espoir d'un peu de viande.

Nous longions la Mgéta, un des affluents sud du Kingani, dont je ne pouvais m'écartier sous peine de manquer d'eau. D'ici à la Rovouma, dans le sud, le pays est affligé d'une sécheresse qui l'a fait déserter par tous ses habitants depuis plusieurs années. Pendant quinze jours de marche ce

n'est plus qu'un désert, où l'on risque littéralement de mourir de faim et de soif. Je voulais, dans le principe, couper droit sur le Nyassa, en traversant le pays de Mahengé, mais, par suite des renseignements que je reçus de tous côtés, il fallut me résoudre à faire un coude au nord dans la direction de Zungoméro.

La journée du 8 nous procura une ample provision de viande. Cobes et bubales se trouvaient à foison dans les environs immédiats du camp. Vers trois heures, après plusieurs balles manquées, je venais d'étendre un cobe mâle, quand un troupeau de phacochères, se levant devant moi, m'offrit



Rencontre d'un rhinocéros.

l'occasion de tuer une superbe femelle. Pareille aubaine venait à point pour un malheureux obligé de rôtir sans graisse depuis quinze jours. Mais, en dépeçant l'animal, on ne découvrit pas la moindre apparence de lard.

Les Zanzibarites classent le phacochère comme le sanglier dans la catégorie des animaux impurs. Ce jour-là, aucun de mes hommes ne voulut aller le chercher, et force me fut d'envoyer quelques indigènes, auxquels je le cédai du reste entièrement, quand je vis mon cuisinier reculer d'horreur à l'idée d'y toucher.

Cette horreur de la gent porcine devait heureusement tomber en nous éloignant de Zanzibar, et maintes fois depuis, Kamna m'a servi du sanglier, mais toujours, hélas ! aussi maigre que le premier.

Tout le monde en Afrique, bêtes et gens, souffre de la misère du sol; le

buffle est le seul animal qui procure quelquefois de la graisse, et seulement pendant la saison pluvieuse.

Vers le soir, Hassani Bogo (ce surnom qu'il reçut par la suite veut dire « le buffle ») rentra au camp avec une tête de cobe sur les épaules. Chasseur enragé, bien qu'il ne sache guère envoyer une balle, Hassani me donne chaque jour des inquiétudes. Dès qu'il a déposé sa charge, sans prendre le temps de se reposer, il s'enfonce dans la brousse, et deux fois depuis Dar-es-Salam il a passé la nuit dehors, sur les arbres, nous obligeant à tirer toute la nuit des coups de fusil pour lui indiquer sa route.

Je lui avais l'avant-veille défendu d'une façon formelle de sortir du camp, mais quand il vint déposer son trophée devant la porte de ma tente, je n'eus pas le courage de lui faire des remontrances. Hassani Bogo m'a depuis rendu bien des services ; son nom reviendra souvent dans ce récit ; si à la fin de mon voyage il m'a abandonné comme les autres, sous les menaces de mort des meneurs, je n'oublierai jamais les circonstances critiques dans lesquelles il m'a sauvé deux fois la vie. En désertant il est resté fidèle à son puri, à cette vie sauvage qu'il aimait tant, et à l'heure qu'il est il chasse encore l'éléphant quelque part au sud du Tanganika, s'il n'est déjà victime de sa témérité ordinaire.

Cette nuit-là, un orage épouvantable éclata brusquement vers minuit. Deux heures durant, le tonnerre et les éclairs se croisèrent dans le ciel avec des éclats et des déchirements infernaux. Une pluie torrentielle vint mettre le comble à ce déchaînement. Tout le camp fut bientôt raviné par des torrents qui balayaient les minces abris de mes hommes, pendant qu'un terrible vent du sud tordait les arbres autour de nous.

Ma pauvre tente résista un moment à ces efforts multipliés, puis vers une heure s'abattit avec fracas, me laissant, avec le plus précieux de mon bagage, exposé à ce déluge. Vers deux heures enfin la tourmente commença à perdre de son intensité et mes hommes parvinrent à rétablir ma tente tant bien que mal, pour me donner un repos dont j'avais grand besoin.

La nuit suivante fut heureusement plus calme et j'en profitai pour développer les photographies que j'avais tirées depuis la côte. Ma tente hermétiquement close, malgré la lune, me fournit une chambre noire suffisante, et l'eau blanche et très argileuse de la Mgéta ne dénatura pas trop mes bains. Je n'ai pas fait, du reste, on peut le croire, de la photographie artistique. J'ai pu prendre, dans les premiers mois du voyage, quelques clichés passables, mais plus loin je dus renoncer complètement à ce genre d'exercice. En Afrique la photographie est toujours un travail très fatigant avec

faim dévorante et par l'impossibilité de se procurer des vivres sur la rive où nous sommes. Les sections, débarrassées de leurs amarrages, sont alignées, et chacun s'escrime du marteau, du ciseau et de la lime pour réparer les déformations produites par des chocs nombreux.

Hassani rentre au clair de lune, avec une tête d'antilope à pieds noirs sur les épaules. Il a laissé naturellement l'animal dans la brousse; mais les hyènes n'y toucheront pas, m'assure-t-il, parce qu'il a fait des médecines (*dawa*) pour les conjurer. Le fait est que le lendemain, quand on m'apporta la viande, il n'y manquait... que l'estomac et une cuisse.

Le 8, vers dix heures, mon bateau était monté, tous les écrous étaient en place et les jointures soigneusement calfatées avec une étoffe huilée. Le lancement s'opéra dans le plus religieux silence; malgré moi je ne pouvais me défendre d'une certaine crainte sur la réussite de l'opération, car je n'avais pas encore vu mon bateau d'une seule pièce.

Quant à mes hommes, ils ne s'étaient pas imaginé un seul instant qu'une pareille machine en fer pût flotter; aussi fut-ce un cri général d'étonnement quand on le vit surnager avec légèreté et se mouvoir, tout comme les *daou* de Zanzibar :

« En vérité, mes frères, il flotte! » Et tous de se précipiter, de saisir les avirons; il ne fallut rien moins que l'apparition d'un crocodile au milieu des tapageurs pour rétablir l'ordre nécessaire afin de mener rondement la traversée.

Sur la rive opposée, une bande d'indigènes, la bouche béante, les yeux grands ouverts, se demandaient s'ils rêvaient. A la nuit, le Ruaha était franchi, les sections étaient démontées et reficelées à nouveau.

Je campai au village de Niukua, situé à deux kilomètres en aval sur la rive droite de la rivière. Les indigènes m'assurent que le Ruaha passe chez Méréré, ce que je ne puis croire, attendu que je ne l'ai pas coupé deux fois. Comme, d'un autre côté, il ne se déverse pas dans le Nyassa, il est à supposer que c'est un affluent de la Rovouma. Plusieurs de ses affluents ont des eaux saumâtres, et le sel est assez commun dans les environs.

Niukua compte au nombre des bons souvenirs de mon voyage. Figurez-vous un immense verger, tapissé de gazon tendre, frais, couvert çà et là de petits arbustes verts, de bouquets épineux; à l'est, la rivière avec l'éternel ronflement de l'hippopotame, le cri des oies sauvages, des bécassines; au nord et à l'ouest, les sommets brumeux de l'Usagara.

Huit ou dix cases sont là, dispersées gracieusement, perdues dans cette immense solitude, sur un emplacement de deux à trois cents mètres. Le soir, chèvres et moutons, au nombre de cent cinquante au moins, se

pressent en masses vers leurs étables ; tout cela bêle et se bouscule, conduit par des enfants au ventre rebondi et nus comme des vers.

A ce spectacle d'une nature primitive, grandiose et sauvage, se mêlent le souvenir des grands bols de lait frais, l'impression d'un estomac parfaitement remis et des forces qui me reviennent.

Vous est-il arrivé, lecteur de rêver d'une chaumière et d'un cœur ? Venez à Niukua : mais amenez avec vous la propriétaire du cœur, je ne vois personne dans ces noires mégères aux longues mamelles, qui puisse y suppléer.

Cédant aux sollicitations des indigènes, j'organisai une grande battue pour le lendemain ; mais la chasse a besoin, en Afrique comme ailleurs, d'être menée sans tant de monde. A midi, exténué, j'arrivai cependant à tuer un zèbre. En revenant nous rencontrâmes une bande de six coudous que je manquai bêtement. C'est la seule fois que j'ai vu cette gracieuse antilope : jusqu'aux grands lacs, toutefois, on rencontre souvent sa piste ; au delà elle est complètement inconnue.

Hassani tua un rhinocéros à deux cornes. J'en fis cadeau au chef du village et je gardai le zèbre pour mes hommes et mes hôtes. Voulant reconnaître ma générosité, le chef me fit cadeau d'une chèvre, d'une belle jarre de lait, et, en me quittant, me déclara qu'il était mon ami pour la vie. A plusieurs reprises il m'exprima son étonnement de voir que je ne volais rien chez lui, comme c'est l'usage des caravanes arabes quand elles passent dans ces pauvres villages.

Que n'ai-je rencontré beaucoup d'autres Niukua échelonnés le long de ma route !

CHAPITRE VIII

Éléphants et rhinocéros. — Absence de sorciers chez les Vuahéhé. — Mort de deux de mes hommes. — Arrivée dans l'Ubena. — Ususu dévoré par un lion. — Population de l'Ubena. — Dans les montagnes. — Chasse aux zèbres. — Passages de rivières. — Pluies persistantes. — Une tribu montagnarde. — Campement dans un village du Condé.

A mesure que nous nous rapprochons de l'Ubena, le pays devient vallonné et boisé, tout en conservant la même altitude moyenne de 2 000 mètres au-dessus de la mer.

Grâce aux pluies continues, la végétation a repris toute sa puissance, mais la marche en est d'autant plus fatigante. Le sentier est presque toujours un ruisseau boueux ou caillouteux, taillé dans une molasse rougeâtre, plus ou moins résistante. A certains endroits, les eaux de pluie, en roulant des hauteurs, l'entraînent par larges plaques, laissant à découvert de grands trous profonds qu'il faut contourner. Dans le fond du ravin ce sont de vraies rivières, ou des torrents de 15 mètres de largeur sur 1 m. 50 de profondeur, qui nous coûtent un temps précieux. Les arbres sont clairsemés, et sur cette terre ingrate l'herbe pousse fine et maigre.

Nous marchons souvent quatre et cinq heures sans trouver une habitation. Le gibier devient rare, et, le zèbre lui-même ayant disparu pour longtemps, le rhinocéros anime seul ces immenses solitudes. On sait l'habitude qu'a cet animal de disperser du pied ses laissées, mais on ignore à ce sujet la légende des Noirs de l'Afrique.

Éléphants et rhinocéros vécurent, disent-ils, toujours en guerre. Ces deux races ennemis affectionnant les mêmes localités, les collines rocaillieuses, peu boisées et désertes, il s'ensuivit une querelle qu'il fallut vider à coups de cornes, de trompes et de défenses. Près du Tanganyika eut lieu une longue et terrible bataille, dont les collines du Fipa tremblèrent pendant longtemps. Le peuple rhinocéros fut presque anéanti, mais, en

vainqueurs généreux, les éléphants laisserent la vie aux derniers des vaincus, à la condition qu'ils ne viendraient plus salir les sentiers et balayeraient toujours leurs crottins.

Pour donner une conclusion à la légende, j'ajoute que le rhinocéros manque rarement à la parole jurée et que, les coprophages (famille de coléoptères) aidant, une demi-heure après son passage, on ne trouve de ses laissées qu'un large trou creusé par sa grosse patte.

Le rhinocéros est presque constamment solitaire ; si j'en ai peu rencontré, j'ai souvent suivi ses traces, mais je ne me rappelle pas les avoir trouvées doubles, et je me demande comment cet animal réussit à se reproduire. Dans la brousse sa piste est facile à suivre, car il n'y passe qu'en chargeant tête baissée et en labourant la terre, mais dans les endroits rocaillieux on la perd aisément, les doigts du pied ne marquant jamais dans l'empreinte.

On peut dire du rhinocéros ce que les Noirs disent de l'éléphant, c'est qu'il ne se fatigue jamais ni de marcher, ni de manger ; peut-être même ces deux animaux dorment-ils debout. Si l'on débusque le monstre, on peut le joindre en une heure ou deux, mais c'est toujours une erreur de se lancer sur une piste fraîche, fût-elle d'une demi-heure, à moins qu'on ne puisse sacrifier à cette poursuite vingt-quatre, quarante-huit heures ou même trois jours, comme le font les chasseurs d'éléphants. Je n'ai jamais vu les indigènes chasser le rhinocéros ; ils le redoutent, et cependant l'odorat est le seul sens qu'il ait un peu développé. Hassani prétend qu'avec ses petits yeux l'animal ne voit pas à dix pas ; quant à ses oreilles, le bruit qu'il fait dans les fourrés les lui rend à peu près inutiles. Le prendre au piège n'est guère possible ; toujours lancé à fond de train, il ne repasse jamais aux mêmes endroits ; sa poursuite enfin se trouve compliquée de ce fait qu'il peut se priver d'eau pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, tandis que l'éléphant a régulièrement en perspective un ruisseau ou une mare, où peut se désaltérer le chasseur lancé sur sa piste.

Pour le voyageur comme pour le chasseur, le besoin d'eau est et restera le grand problème de la vie sauvage, la pierre d'achoppement contre laquelle viennent se briser les projets les plus simples à d'autres points de vue. Ceci dit d'une façon générale, car on peut croire que présentement ce n'est pas l'eau qui manque sur ma route, ni sur ma tête, ni sous mes pas.

Le 10, je campe sur un monticule, couvert de blocs erratiques, au milieu d'une immense plaine d'herbes, près d'un petit champ de maïs perdu dans cette solitude. Mes hommes ont bien trouvé dans les environs

un petit tembé pour acheter des vivres, mais, à 100 mètres de distance, les habitations minuscules d'Afrique se perdent dans les herbes, je n'ai pas un seul indigène au camp, et sans ce champ, grand comme la main, on se croirait vraiment en plein puri.

Un fait assez curieux chez ces Vuahéhé, c'est l'absence de *mganda* ou sorciers, ce qui, à mon avis, indiquerait un niveau intellectuel relativement plus élevé. Nous avons vu dans l'Uzaramo le *mganda* jouir du droit de vie ou de mort; dans l'Uhéhé, qui est limitrophe, il n'existe même plus. Nulle part, au reste, dans l'intérieur, je n'ai vu les fétiches jouer le rôle important qu'ils ont sur les deux côtes, aussi bien dans l'Uzaramo qu'au Gabon.

Les Vuahéhé ont aussi leurs usages, mais nullement empreints, comme à la côte, de ce caractère de sorcellerie que l'on retrouve surtout dans les races inférieures. Ainsi il est défendu aux femmes de manger de la viande, mais c'est moins une pratique de sortilège qu'un moyen de conserver à la femme ces principes de faiblesse nécessaires à sa condition d'esclave.

Le mot de « magie » circule bien de temps à autre, quand on me voit prendre ma lunette ou mon sextant, mais ce n'est qu'un prétexte de plus pour pousser les cris de guerre et me rançonner. Tout ceci m'explique, à mon sens, pourquoi le prestige de l'Européen s'efface de plus en plus; nous ne conservons plus guère dans les tribus guerrières, comme celles de l'Uhéhé, que celui qui s'attache à nos fusils sans pierres et qui tuent de loin.

Aussi ne m'a-t-on jamais demandé de médicaments, fait qu'on ne peut s'expliquer par la santé de la population, car si dans l'Uhéhé celle-ci est relativement florissante, elle est sujette aux ulcères et aux maladies que développent la négligence, la malpropreté et les privations de tous genres.

La journée du 11 devait compter parmi les plus tristes de mon voyage. Deux de mes hommes succombèrent dans l'après-midi à l'humidité persistante dans laquelle nous vivions; ils étaient morts de la dysenterie. Le premier, complètement paralysé depuis plusieurs jours, voyageait pour la première fois dans l'intérieur. L'autre, un vieux porteur, enlevé en quarante-huit heures, portait encore sa charge trois jours auparavant.

Les deux tombes furent creusées côté à côté dans un endroit écarté. Pour préserver le plus possible les cadavres de la dent des hyènes, les Zanzibarites ont imaginé un procédé assez ingénieux. Une première fosse est creusée perpendiculairement au sol jusqu'à trois pieds de profondeur. Partant alors du fond, on en creuse une seconde à côté, en affouillant le sol sans toucher à l'humus. Cette dernière fosse, qui doit recevoir les corps, se

trouve ainsi directement recouverte d'une couche d'humus non remuée, à laquelle les hyènes ne songent pas à toucher, et, comme leur habitude est de creuser la terre perpendiculairement au sol, elles ont peu de chance de trouver le cadavre.

Les corps, enveloppés d'étoffe blanche, furent descendus dans leur tombe au milieu d'un recueillement général, qui m'étonna de la part de mes Zanzibarites. L'impression ne fut au reste que momentanée : le soir à peine y pensait-on encore.

Le 12, d'une hauteur boisée, je vois la plaine de l'Ubena se dérouler devant moi, unie, houleuse jusqu'à 70 kilomètres, bornée dans l'ouest par une haute ligne de montagnes bleues qui ne peuvent être que le *Living-stone Range*.

A cette distance, tout le pays semble plat comme la main, et mes hommes poussent un soupir de satisfaction à la pensée des marches tranquilles que la plaine nous promet. Mais, dès que nous approchons, des mamelons surgissent, de petits ravins se creusent, et nous retrouvons la continuation du pays que nous venons de traverser.

Les indigènes deviennent moins querelleurs, mais il est toujours impossible d'obtenir d'eux un renseignement certain. Il semble cependant ressortir de leurs contradictions que l'Ubena, autrefois sous la domination de Méréré, vient de passer directement sous celle de Mkuanika. Après une guerre longue et meurtrière, Méréré se serait retiré dans l'Usafa, à quelques journées de marche dans le nord-ouest.

Depuis quelques jours j'ai cheminé en aveugle. Quand je demande où est le Nyassa, l'un me le montre au sud-ouest, l'autre au nord-ouest, puis tous deux éclatent de rire, jouissant de ma mystification. Pour les vivres, mes hommes s'entendent encore, mais il ne faut pas penser à trouver un guide.

« Tu es bien venu seul ici, répond-on, tu sauras bien continuer tout seul. »

Nul doute que cette haute chaîne dans l'ouest ne soit le Livingstone Range, mais qui me le garantit? De quel côté attaquer ces sommets abrupts? Ne vais-je pas perdre un temps précieux à les franchir, quand il est certainement possible de les contourner? Puis ces marches à l'aventure, sous la pluie, épuisent les hommes, bien que nous suivions d'ordinaire des sentiers battus, et que mes Noirs soient passés maîtres dans l'art de distinguer les routes « mortes » de celles qui conduisent aux habitations; mais toutes les rivières sont débordées, et chaque jour je perds des heures à patauger.

Ce matin, nous traversons lentement un ruisseau. Mes hommes faisaient

la chaîne en se tenant par la main. Immérés jusqu'au cou, ils avaient juste la force d'étaler le courant, quand mon veau sauta malencontreusement de la berge pour passer à son tour. Drossé par le courant, il s'élança sur la chaîne, qui se rompit, et huit à dix charges furent emportées.

Wadi-Combo, Salimini, dix autres plongèrent à la fois; en un instant mes charges furent repêchées, le dommage réparé; mais c'était une demi-heure de perdue, et quelle corvée que de faire sécher tout cela en l'absence du soleil!

Tous les ruisseaux roulent une eau d'un blanc de lait, argileuse, heureusement potable; ils se déversent évidemment dans le Nyassa. S'ils pouvaient du moins me conduire sur ses bords!

Le 14, à Mgamba, ancienne résidence de Méréré, nouvelle journée de deuil. Usufu, un de mes braves porteurs du bateau, a disparu, et les indigènes accusent de ce méfait un lion qui fait de grands ravages dans les environs.

Le lendemain, jour de repos, j'envoie vingt hommes à sa recherche. Babaïdi revient tout effaré et dépose sur ma table deux côtes fraîchement déchiquetées ainsi qu'un lambeau sanglant d'étoffe, qui ne me laissent plus de doute sur le sort du malheureux Usufu. Babaïdi a trouvé les premières taches de sang à 200 mètres à peine du camp. Elles l'avaient conduit à 1 500 mètres de là, dans un groupe de rochers, à l'entrée d'une grotte, où gisaient ces restes sanglants.

Je ne me plains pas de la pluie, du mauvais temps, c'est moi qui ai voulu partir en cette saison; mais n'est-ce donc pas assez d'être journallement en butte à la malveillance des indigènes sans que les fauves viennent encore se mettre de la partie?

Hassani a tué ce soir un rhinocéros blanc à deux cornes. L'animal est tombé à une assez grande distance du camp et j'ai été obligé d'abandonner la moitié de la viande aux indigènes. La chair n'est nullement coriace, mais a un arrière-goût dont mes hommes eux-mêmes sont incommodés.

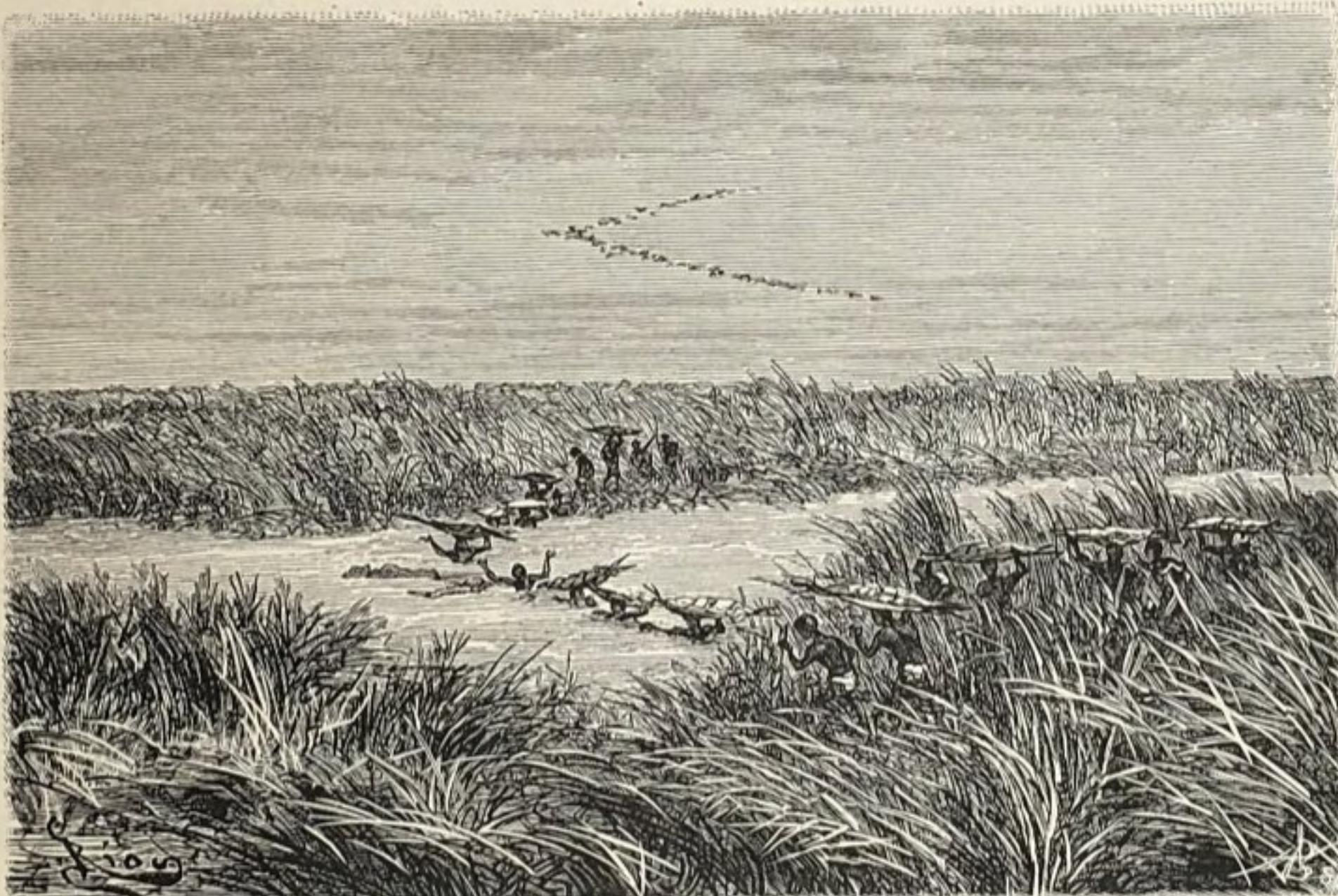
Les habitations de l'Ubena rappellent celles de l'Uhéhé; seulement le pays me paraît plus peuplé. Les tentes sont plus propres et affectent toujours la forme quadrangulaire. Les champs sont bien entretenus. Je trouve ici, pour la première fois, des patates douces et des haricots, qui sont une ressource pour ma table, mais non pour mes hommes; ils regrettent la farine et préfèrent encore le maïs cru. Les haricots et les patates, disent-ils, ne sont bons qu'en temps de disette.

La population a les mêmes usages que celle de l'Uhéhé, mais non le même dialecte. Celui-ci se rapproche du dialecte usité chez Méréré, dans l'Usafa, dialecte que plusieurs de mes hommes connaissent. Moins querel-

leurs, moins turbulents que les Vuahéhé, les Vuabena deviendront leur proie un jour ou l'autre.

Les tribus de l'Ubena et de l'Urori, qu'on a souvent représentées comme distinctes, ont pu, il y a quelques années, jouir chacune de son autonomie propre, mais aujourd'hui elles sont tellement mêlées qu'il est bien difficile de les distinguer. Méréré, qui régnait autrefois sur toutes ces contrées, vient d'être repoussé par Mkuanika, et nous nous trouvons ici dans une tribu démembrée qui doit s'éteindre quelque jour sous les razzias répétées de ces deux potentats.

L'Usafa, résidence actuelle de Méréré, est une petite contrée monta-



Le veau s'élance sur la chaîne, qui se rompt.

gneuse qu'on me montre dans le nord-ouest. Il n'y a de population, prétendent mes hommes, que dans le boma de Méréré. Tous ne parlent qu'avec horreur de l'immense puri qui l'entoure, et où pendant un mois de suite on ne trouve à manger que du miel.

Ici, comme dans l'Uhéhé et le Condé, où nous arrivons bientôt, la seule arme offensive est la petite lance de jet. Bien que dans l'Urori le fer ne soit pas plus abondant qu'ailleurs, les ouvriers qui le travaillent passent pour habiles. Hors de chez lui, l'indigène a toujours sur l'épaule un paquet de huit ou dix de ces zagaies et porte son bouclier de la main gauche.

La petite lance de jet de l'Urori est de beaucoup l'arme la plus meur-

l'indigène lui-même sur cette immense étendue de l'Afrique, si l'on songe que pour une hutte on compte des milliers de ces fourmilières !

Je reviendrai plus loin sur la proverbiale puissance de destruction de la fourmi blanche; qu'il me suffise de dire aujourd'hui que le seul moyen de se mettre à l'abri de ses pinces, c'est de changer de camp tous les jours, comme je le fais en ce moment.

Ainsi donc, de grands bois alternant avec les éponges, ces grands bois semés eux-mêmes de fourmilières, tel est, dans ses lignes générales, l'aspect de la plaine du Chambézi, avec des variantes bien entendu, car on rencontre aussi quelquefois des collines de 80 à 100 mètres formant de petites chaînes boisées, et quelques rivières assez larges, dont je parlerai plus tard. J'ajoute que l'altitude moyenne de la plaine est de 1 400 mètres, qu'elle s'infléchit doucement sur la Louapoula jusqu'à 1 000 mètres, et remonte jusqu'à 1 600 vers la ligne de faîte qui sépare le sud du Tanganika du nord du Nyassa. Ceci posé, je reviens aux quatre jours de puri que ma caravane va traverser pour aller de Muirua chez Mkewé.

Pendant la première marche, aux environs de Muirua, nous rencontrons quelques autres camps d'une importance moindre, mais toujours aussi perdus au plus profond de la brousse. Par crainte des fauves, les indigènes environnent quelquefois les deux ou trois huttes qui le composent d'une haute palissade de 20 mètres de tour seulement, au travers de laquelle on voit les habitants accroupis, fumant leurs grosses pipes et parqués comme des Esquimaux au Jardin d'Acclimatation.

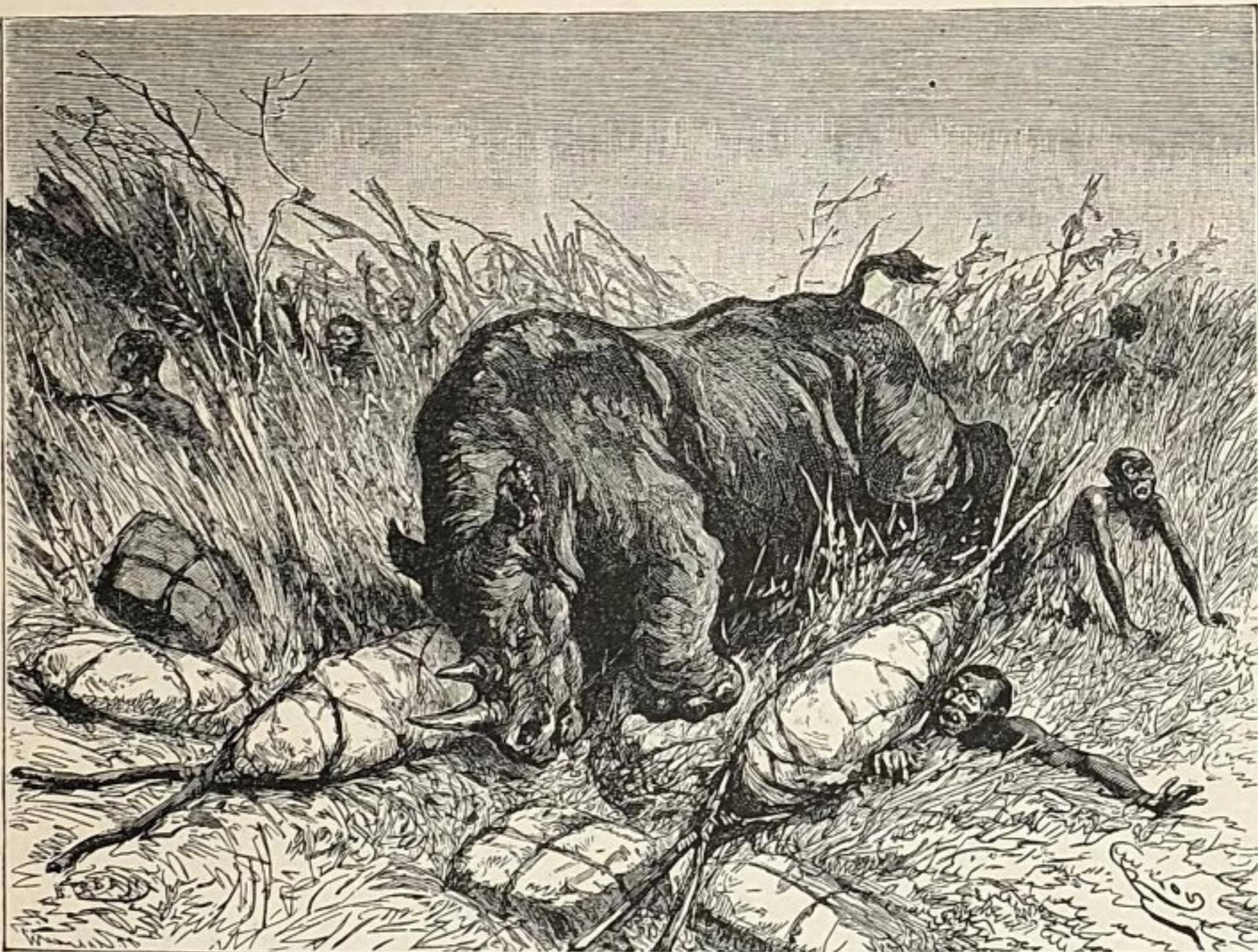
A mesure que nous avançons, le sorgho et le maïs deviennent plus rares, et, quelque prix que j'y mette, j'ai bien souvent de la peine à m'en procurer pour ma table. Mes hommes se contentent de farine d'ulési, sorte de graine âpre et fade qui, dans les plus mauvais jours de disette, n'a jamais pu passer par mon gosier. L'ulési va devenir pendant des mois leur nourriture exclusive; comme toutes les mauvaises herbes, elle pousse sans culture, et les indigènes, peu délicats, aiment mieux cette plante que le sorgho, qui demande quelques soins.

Leurs champs sont d'ailleurs ouverts à tous les vents; aussi, pour les protéger contre les buffles et les sangliers, élève-t-on simplement au milieu, comme défenses, de petites huttes perchées sur de hauts pilotis, qui servent la nuit d'abris aux enfants.

Dans ce pays étrange où le puri domine, la question des vivres va devenir mon plus gros souci; une alimentation substantielle est nécessaire à cette rude existence de porteur, et devant l'insuffisance des denrées je m'apprête à rendre la chasse aussi fructueuse que possible.

Cette première journée n'amène que la découverte d'un gros parti d'éléphants qui, à notre approche, se perd au trot dans le fourré; avec Hassani nous le suivons deux heures sans succès; force m'est, au retour, de faire abattre une de mes vaches pour ranimer mon monde épuisé.

Les éléphants ont dû passer une heure ou deux, contre leur habitude, autour de l'endroit où nous avons campé, une belle clairière ombragée de beaux arbres sur les bords d'une *éponge*. Rien ne peut donner une idée de l'état de dévastation dans lequel ils ont mis la forêt; les petits arbustes encore debout ne présentent plus que des troncs dégarnis de feuillage; autour des



Invasion de rhinocéros. (Voir p. 236.)

grands arbres à rameaux bas, c'est un abatis de branches et de feuilles, broyées comme par une meule; partout le sol est jonché de troncs de 50 centimètres de diamètre, renversés d'un seul coup d'épaule, et entraînant avec leurs racines une muraille de terre végétale, fouillée elle-même par la trompe des monstres. Les Noirs m'assurent que l'éléphant ne se sert de ces racines que pour se nettoyer les dents. Je crois d'autant plus volontiers à cette nouvelle preuve de propreté de l'animal que dans ses laissées, à peine digérées, on ne trouve guère que des feuilles broyées.

Les buffles hantent également ces parages en grand nombre, et leurs

larges pistes fraîches me font d'autant plus regretter de n'avoir pu ce jour-là me procurer un peu de venaison. Toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, mes hommes font provision de ces larges crottins desséchés, dont ils se servent pour cuire la chaux mélangée au tabac qu'ils mâchent. Le manque de bétel et de noix d'arec est pour eux une véritable privation, si j'en juge par la peine qu'ils se donnent à cuire cette chaux, un des quatre ingrédients de la chique de Zanzibar. Les coquilles terrestres, assez nombreuses dans le sentier, leur fournissent le calcaire nécessaire pour la confectionner, et avec la bouse de buffle ils arrivent à la cuire en deux heures de temps, tandis qu'avec du bois ils ne pourraient y arriver qu'en construisant un véritable four.

La marche du lendemain fut marquée par un incident où pour la deuxième fois le rhinocéros m'infligeait la bredouille. Aussi ai-je gardé à cet animal une dent qui peut rivaliser avec sa corne, car c'est le seul en Afrique qui m'ait joué de ces tours qu'on ne peut jamais faire payer.

Comme nous arrivions à un carrefour, son grognement sauvage éclata sur ma droite à quelques pas de moi. Avec Wadi-Combo je m'avançai un peu dans cette direction; puis, la piste semblant se perdre loin du sentier, je revenais en tête de ma caravane, quand des cris d'effroi éclatèrent dans l'arrière-garde. Arrivé sur les lieux, je trouvai tout mon monde bouleversé et dispersé dans la brousse. Les caisses, les charges d'étoffes gisaient par terre pêle-mêle; deux hommes blessés essayaient de reprendre leurs sens entre les bras de leurs camarades.

« Faro! Faro! » criaient-ils d'un air consterné.

La brute avait changé de direction et s'était lancée sur le sentier, furieuse, si brusquement que dix de mes hommes avaient été culbutés. Au reste, les blessures se réduisaient à de fortes contusions.

Hassani, ce soir-là, parvint à décrocher un buffle, dont la viande n'arriva qu'au milieu de la nuit.

Le 20, comme nous allions camper, nous rencontrâmes dans le sentier un gros serpent assez curieux. Les guides, qui me précédaient de quelques pas, l'avaient trouvé engourdi, au pied d'un vieux tronc mort, et l'avaient cloué au sol avec une lance.

Ainsi immobilisé, il avait redressé verticalement son cou effilé; à un pied de terre sa tête plate et triangulaire tournait horizontalement et lentement, dardant à tour de rôle sur chacun de nous ses yeux fascinateurs, tandis que sa langue fine caressait ses lèvres. Quand on s'en approchait, ses yeux s'allumaient comme des charbons, et les indigènes poussaient des cris d'effroi en m'assurant qu'il allait cracher. Le corps, long de 5 mètres, est,

à son fort, à peine plus gros que le poignet : le triangle de la tête a 4 centimètres de côté. Le cou est mince et allongé ; la peau, fine et luisante, est un lacis de petites écailles qui sur la tête prennent l'aspect d'une carapace de tortue. Les crochets sont solidement armés, enfin la glande salivaire située sur la mâchoire inférieure est grosse comme deux noisettes.

Nos guides essayèrent plus de dix flèches sans réussir à l'atteindre ; j'eus la chance de lui couper le cou de ma première balle. On m'assure que ce serpent s'accroche aux branches des arbres qui dominent le sentier, prêt à mordre la première proie qui se présente ou à lui cracher aux yeux. Les indigènes, très friands pourtant du python, dédaignèrent sa chair, parce qu'ils la supposaient empoisonnée.

Les kirangozis, qui pendant ces trois jours avaient exercé ma patience de la plus cruelle façon, s'égarèrent ce soir-là dans la brousse, et, le 21, pour arriver chez Mkéwé, je fus réduit à filer à contre-pied la piste de quelques indigènes qui cherchaient du liber de miombo pour faire des vêtements.

A un kilomètre du village je rencontrais un parti bruyant de guerriers de Mkéwé, déguisés en Rougas-Rougas. Il fallait, me crièrent-ils, avant d'entrer, envoyer un beau cadeau à leur chef, pour lui prouver que je ne venais pas faire la guerre.

Moitié de gré, moitié de force, j'allai camper à 500 mètres du village. Je prévoyais de grosses difficultés chez Mkéwé ; j'installai donc un boma solide sur une petite éminence qui commandait tous les environs. Des sons de tam-tam m'arrivaient d'un gros bouquet de verdure en contre-bas ; c'était la résidence de Sa Majesté. Tout autour, à un kilomètre à la ronde, je ne voyais que des champs en friche sur un terrain assez accidenté.

La première journée se passa assez tranquillement. Dans son désir de me voir, Mkéwé avait fait semblant d'accepter mon cadeau d'étoffes. Le soir j'allai lui rendre visite à son village avec huit hommes, armés de revolvers soigneusement cachés dans leurs chemises. Cet appareil pacifique, dont il n'était certainement pas dupe, le plongea un instant dans l'incertitude, mais ce fut l'affaire d'une seconde.

« Comme il est blanc ! s'exclama-t-il.

— Comme il est blanc ! » répéta la foule.

Il fallut relever mes manches, ouvrir ma chemise, mais, craignant de les voir aller jusqu'au pantalon, je coupai court et brusquement à leur curiosité.

Le boma de Mkéwé, installé sur une île touffue, rappelle par l'entassement désordonné des huttes celui de Kiwanda ; seulement dans une